



PRINX DES LECTEURS

2025
15e édition

*Lisez et choisissez
votre texte favori
jusqu'au 25 mai*

**Pour voter, rendez-vous à la bibliothèque
ou sur boucbelair.fr**

Renseignements sur boucbelair.fr
ou au 04.42.94.93.79

PRIX DES LECTEURS

2025

15e édition

À l'occasion du cinquantenaire de la disparition de Marcel Pagnol et du 130^e anniversaire de sa naissance, la commune de Bouc Bel Air rend hommage à cette figure emblématique de la littérature française, du théâtre et du cinéma.

Pour la 15^e édition du Prix des lecteurs, les participants se sont ainsi inspirés d'un extrait du *Château de ma mère* :

« Même après des années, ce passage est gravé dans ma mémoire »

Lisez et choisissez votre texte favori parmi les textes en compétition.

Pour voter, rendez-vous jusqu'au **25 mai 2025**
sur boucbelair.fr à la rubrique "Prix des lecteurs"

ou adressez votre bulletin directement à la bibliothèque municipale située
Place de l'Hôtel de Ville - 13320 Bouc Bel Air

Le gagnant du Prix des lecteurs 2025 sera révélé le 20 juin 2025
sur le site internet de la Ville : boucbelair.fr

Bonne lecture !

PRIX DES LECTEURS

2025

15e édition

SOMMAIRE

Texte 1 : Au bout de mon rêve	p.7
Texte 2 : Au fond du jardin	p.11
Texte 3 : La Maison	p.15
Texte 4 : Lettre à mon Directeur de thèse	p.19
Texte 5 : L'important, c'est la chute	p.23
Texte 6 : Se perdre et se retrouver	p.27
Texte 7 : Solange.....	p.31

AU BOUT DE MON RÊVE

Malgré le temps qui passe et les rides qui creusent désormais le revers de mes joues, je me souviens - dès qu'approchent les fêtes de fin d'année - d'un matin de Noël qui me réserva la plus inattendue des surprises.

J'avais 8 ans, nous vivions avec mes parents dans un petit village proche de Marseille, niché entre une rivière et un massif de roches calcaires. Le soir du réveillon, je m'étais gavé de figues sèches, de nougat blanc, de pompe à huile, et des autres mets qui forment les treize desserts que l'on retrouve sur les tables de Provence. En allant me coucher, je ne pensais qu'au cadeau que j'avais demandé : une paire de patins à glace ; car j'avais un rêve, je voulais devenir patineur artistique.

Mon père et ma mère, qui étaient de modestes maraîchers, avaient tenté de me dissuader, en m'avouant avec une honnêteté larmoyante que même si le père Noël m'apportait une paire de patins à glace, je ne pourrais de toute façon jamais m'en servir. En effet, nous habitons dans une région sèche et caniculaire, peu propice aux sports d'hiver, et nous n'avions malheureusement pas assez d'argent pour « partir à la neige », luxe qui était plutôt réservé aux enfants de médecins ou de notaires. Mais intraitable, j'avais insisté, quémandé, imploré, tapé des pieds, et même pleuré à chaudes larmes. Toute la palette des supplications y était passée. Moi, je voulais patiner.

Tout avait commencé le mois précédent, lorsque j'avais vu une compétition de patinage artistique sur l'écran bombé de la télévision qui trônait au milieu du salon ; j'avais été subjugué par ces couples de patineurs, gracieux comme des cygnes, qui donnaient l'impression de flotter dans les airs comme sur des vagues invisibles, avant de retomber aussi délicatement que des

plumes sur la patinoire. Je voulais faire comme eux et me prenais à rêver de triple axel et de saut de trois, que j'effectuais bien maladroitement sur le sol de ma chambre avec mes pantoufles aux pieds.

Le lendemain lorsque j'ouvris les yeux, c'était le matin de Noël. La nuit humide de décembre s'était retirée en pleurant des larmes de rosée, laissant sa place aux premiers éclats lumineux qui ne parvenaient pas encore à réchauffer l'air. Enroulé dans ma couette comme un oisillon au creux d'un nid de brindilles et de plumes, je m'étirai en baillant longuement puis me levai. Bien sûr, je ne pus contenir mon envie d'aller découvrir mon cadeau. Afin de ne pas réveiller mes parents qui dormaient dans la chambre d'à côté, je me levai et marchai du bout des orteils, comme un guerrier sioux, sur le parquet en chêne qui laissa échapper quelques timides grincements. Je quittai discrètement ma chambre et descendis l'escalier. C'est alors que je vis, posé sous le sapin, un paquet rectangulaire coiffé d'un nœud rouge sur lequel était inscrit mon prénom. D'une main tremblante, j'enlevai le papier brillant qui entourait la boîte, l'ouvris et déballai le cadeau. C'est alors que je vis, émerveillé, une superbe paire de patins scintillants comme des diamants ; les mêmes que ceux des patineurs virtuoses qui enchantaient la glace avec leurs acrobaties spectaculaires. Tout en sachant que je ne pourrais malheureusement jamais m'en servir, j'eus immédiatement envie d'aller montrer mes patins à mon meilleur ami, qui habitait dans le centre du village.

J'enfilai un pull à grosses mailles, des chaussures fourrées et un épais manteau dont je relevai le col, pour me protéger de la bise matinale qui glace le cou et fendille les lèvres. Je traversai la salle à manger, ouvris délicatement la porte d'entrée puis sortis. À l'extérieur, le sol était recouvert d'un tapis de brins d'herbes gelés qui ressemblaient à des stalagmites, et de touffes de thym enveloppées dans des chrysalides de givre. Je marchai droit devant moi et m'enfonçai lentement sur un chemin de terre, au cœur d'une mer de pins, d'oliviers et de chênes verts. Une dizaine de minutes plus tard, je m'apprêtai à traverser le pont près de la mairie lorsque je la vis.

Elle se tenait face à moi, brillante et immobile comme un miroir. D'habitude, je la trouvais si naturellement inscrite dans le paysage que je ne faisais pas attention à elle ; il m'arrivait parfois de la regarder d'un œil distrait le matin en allant à l'école ou le soir en rentrant, comme lorsqu'on croise un voisin à qui l'on n'a pas grand-chose à dire. Mais ce jour-là, elle était différente, magnifiée ; drapée dans un voile de brume, la rivière avait gelé pendant la nuit et

s'était métamorphosée en une gigantesque patinoire naturelle, qui m'invitait à venir la rejoindre. Débordant de trac comme pour un premier rendez-vous galant, je m'avançai à pas lents et une fois au bord, contemplai mon reflet souriant dans l'eau figée. J'enfilai mes patins et me mis à glisser tant bien que mal, en me retrouvant assez souvent sur les fesses, mais avec un bonheur indicible. Durant ce matin magique de Noël, j'étais un patineur artistique, et je le suis toujours resté dans mon cœur.

TEXTE 2

AU FOND DU JARDIN

Toute ressemblance avec des personnages fictifs serait purement fortuite.

Elle se souvient, même après tant d'années.

Elle se souvient de cette histoire de brèche dans le grillage au fond du jardin de son enfance. Ce souvenir lui est revenu avec la fulgurance d'un éclair.

Elle avait 8 ans. Bien plus que l'âge de raison, l'âge où les questions continuent de fuser plus que jamais. L'âge où la curiosité permet toutes les expériences. L'âge où il est bon de semer des graines dans son jardin secret longtemps laissé en jachère.

Adèle passait beaucoup de temps dans le vaste jardin derrière la maison. L'espace était séparé de la forêt domaniale par une frêle clôture, genre grillage à poules qui indiquait la limite de la propriété de ses modestes parents. Il n'avait plus aucun secret pour la fillette tant elle l'avait arpenté, exploré. Alors, un jour lui vint l'envie de partir découvrir le vaste monde. Pour Adèle, vaste ne voulait pas dire grand-chose, elle ne comptait pas perdre de vue la limite matérialisée par ce grillage dans lequel elle avait repéré une brèche. Nous y voilà, me direz-vous ! Nous arrivons au cœur de l'affaire qui va nous préoccuper.

Adèle n'en était pas à sa première expérience. Ses parents ne savaient rien de ses entreprises audacieuses jusqu'à ce jour où elle s'enhardit. C'était un dimanche calme comme tous les dimanches. Trouvant moins amusant d'utiliser la porte pour sortir, elle ouvrit la fenêtre de sa chambre, en enjamba le rebord, prit appui en se retournant vers le mur et resta agrippée, les yeux face à sa chambre. La fenêtre était située juste au-dessus de la fosse septique qui offrait un socle intermédiaire avant de se terminer sur la terre ferme. Pourtant, les pieds dans le vide, elle eut un moment de panique. Que faire ? Se lâcher ? Appeler de l'aide ? Elle se résolut à choisir la deuxième option. Quelques secondes s'écoulèrent, infiniment longues pour elle, juste le temps nécessaire à ses parents de parcourir la courte distance qui séparait le séjour du bout de couloir, long d'à peine trois mètres. Maman poussa un petit cri de réprobation face à cette situation périlleuse, Papa fut plus réactif, la saisit par les bras, la souleva jusqu'à ce qu'elle lâche prise et lui administra une rude fessée pour lui apprendre à ne pas recommencer. N'en étant pas à ses premiers sévices, Adèle ne broncha pas, et sitôt la colère du père passée et l'inquiétude de la mère apaisée, elle décida de rester tranquille dans sa chambre et de se faire oublier.

Depuis qu'Adèle savait lire, elle avait pris l'habitude de prendre un livre et d'aller se lover dans un petit creux d'humus connu d'elle seule, à l'abri des regards réprobateurs. Ses parents trouvaient qu'elle lisait trop. Aussi, quand elle décidait d'aller dans le jardin, ils l'imaginaient s'intéresser aux trésors de la nature.

Ce jour-là, la fillette avait l'esprit aventureux et vagabond. Elle se rendit jusqu'à son abri, y déposa son livre et se dirigea avec détermination vers la brèche dans le grillage au fond du jardin. De petite corpulence, elle ne rencontra aucune difficulté pour se glisser dessous. Estimant avoir parcouru en rampant la distance suffisante qui lui permettait de se relever, elle se déplia, frotta rapidement son tee-shirt sur lequel s'étaient accrochées quelques aiguilles de pin et traces de terre sèche. Elle découvrit une végétation plus dense que celle du jardin qui lui était très familier, laissé à l'état naturel tout en étant maîtrisé. Le cheminement s'avéra compliqué. Par endroit, elle devait écarter de ses mains encore bien potelées les branches souples des buissons. L'aventure lui donnait des ailes même si ses petits souliers s'ancrent bien dans le sol souple. À cette heure de l'après-midi, les oiseaux s'étaient tus.

Adèle sortit de sa rêverie, attirée par des éclats de voix. Tout en continuant d'avancer, elle tendit mieux l'oreille. Elle finit par identifier des cris juvéniles. Qui pouvait bien jouer dans la forêt si difficile d'accès ? Péniblement, elle poursuivit sa progression, oubliant ses bonnes résolutions de ne pas perdre de vue la clôture du jardin. La végétation finit par s'éclaircir. Une vaste clairière apparut. Des enfants, tous de l'âge d'Adèle, filles et garçons, où chacun tenait une espèce de maillet, tapaient dans des boules en bois. Dans l'herbe étaient plantés des arceaux. Elle resta discrètement à l'écart, fascinée par la scène qui s'offrait à elle. Tous lui semblaient familiers, comme si elle les avait déjà rencontrés quelque part. Une petite fille brune habillée de rouge, une autre blonde avec un serre-tête et portant une robe bleue d'où sortaient deux jupons blancs, un petit garçon coiffé d'un bonnet de nuit, un large sourire toujours affiché sur son visage d'enfant raisonnable et deux enfants inséparables qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. C'est alors que l'un d'eux la tira de ses pensées et l'interpella :

— Viens jouer avec nous, il reste un maillet et une boule. La verte. Tu pars de ce piquet et tu fais le circuit dessiné par les arceaux. Connais-tu ce jeu ?

— Non, je n'y ai jamais joué.

— C'est le croquet. Allez, tu peux commencer.

Adèle était enchantée d'avoir trouvé des amis avec qui jouer. Quand les enfants du quartier venaient à s'absenter, elle savait occuper ses après-midi seule. Son statut de fille unique développait son imagination et son inventivité.

— Bon Alice, c'est à toi. Mais à quoi rêves-tu encore ? À ton lapin blanc ?

Puis ce fut le tour du petit bonhomme que les autres appelaient Petit Poucet à juste titre. Celui qui l'avait invitée à se joindre à eux était Hänsel. Sa sœur, elle eut la confirmation que c'était bien sa sœur, se prénommaït Gretel. Mais comment était-il possible que le Petit Chaperon Rouge soit là alors que le loup l'avait mangée ? Le cinquième joueur était bien le Petit Chaperon Rouge. Était-il encore temps qu'Adèle la mette en garde ?

Alors que la partie se terminait déclarant le Petit Poucet vainqueur, Adèle se décida à parler :

— Écoutez-moi ! Il est encore temps de sauver le Petit Chaperon Rouge des griffes du loup. Vous avez tous survécu grâce à votre courage et votre débrouillardise, mais je dois la mettre en garde. Elle est encore restée dans les cartons du conteur qui a décidé qu'à la fin elle se ferait croquer par le loup. Alors, écoute bien ta maman quand elle va te demander d'apporter une galette et un petit pot de beurre. Rappelle-toi bien ! Il est dangereux de t'arrêter et d'écouter le loup. Poursuis ton chemin sans dire où tu vas. Vous serez sauvées, ta grand-mère et toi.

Sortant de leur stupeur après avoir écouté Adèle, Hänsel et Gretel proposèrent de se rendre à la maison de la vilaine sorcière heureusement morte carbonisée au fond de son four, pour y manger quelques sucreries et gâteaux. Mais la fillette sentait que l'heure avait tourné et qu'il était préférable de ne pas s'attarder plus pour éviter une nouvelle correction cuisante. Elle déclina l'invitation tout en promettant de revenir dès que possible. Elle repartit en courant, retrouva sans peine le chemin marqué par son premier passage et se glissa sous la brèche dans le grillage au fond du jardin. Elle alla s'installer dans son petit creux douillet avec son livre pour seul compagnie. Mais trop d'émotion l'avaient fatiguée. Alors elle s'endormit immédiatement quand elle entendit taper dans les mains. C'était le signal convenu avec sa maman pour rentrer prendre le goûter.

— Tu as bien joué, ma chérie ? Tu n'as pas trouvé le temps trop long ?

— Oh ! Non, Maman, tout va bien.

— Allez, va te laver les mains. Ton goûter est prêt, tu dois avoir une faim de loup.

Sa maman ne croyait pas si bien dire. Au mot loup, Adèle ne pût réprimer un léger frisson.

— Mais, c'est quoi ces griffures sur tes bras ?

— Ce n'est rien, j'ai retrouvé mon ballon. Il était coincé au mieux des buissons. J'ai eu du mal à le récupérer.

Heureusement, sa maman n'alla pas plus loin dans son interrogatoire, ayant mille préoccupations dans la tête. Il fallait avancer les cartons de déménagement et pour lui épargner ce grand bouleversement, ses parents avaient décidé de la confier à sa grand-mère. Demain, ils auraient beaucoup de route à faire.

Jamais Adèle ne reviendra dans la maison familiale, jusqu'au jour où elle décida qu'il était temps de poser ses valises après une longue vie de baroudeuse de par le monde. Le grillage à poules avait fait son temps. Il fallut refaire la clôture.

Il lui arrive parfois de repenser à cet étrange après-midi où elle s'était glissée à travers la brèche dans le grillage au fond du jardin.

LA MAISON

Marie montait les marches. Elle se sentait légère. Une musique douce l'enveloppait comme une couverture chaude. Elle l'avait choisie pour cet événement unique. Entourée de ses proches, tout était parfait. Elle aurait aimé que le bercement des vagues de l'Atlantique l'accompagne dans ce voyage. Elle aura droit à la vue sur les sommets des Alpes.

Marie avait eu cette conviction très tôt. Elle ne voulait pas finir grabataire, dépendante de ses enfants ou pire, se laisser dépérir dans un mouvoir. Quand elle était une jeune femme, les ombres de la décrépitude glissaient sur les murs de la Maison. Ils habitaient en famille entre ces quatre murs depuis des générations.

Sous ce toit centenaire, elle avait connu son arrière-grand-mère, une vieille femme acariâtre qui restait dans une chambre immense du troisième étage. Marie détestait la voir et elle évitait cette pièce obscure comme la peste. Quand son père lui demandait d'apporter son infusion, elle se dépêchait de la lui déposer sur la table de chevet débordant de médecines en tous genres. L'ancêtre avait plus de rides qu'une momie. Sa peau fine et cassante d'un blanc laiteux parsemé de veines bleues n'avait pas vu le soleil depuis des années. Ses yeux d'un bleu perçant la mettaient mal à l'aise. Brillants d'une mauvaise intelligence, ils contrastaient par leur vivacité avec l'immobilité de son corps décharné. Parfois, elle réussissait à lever la main pour prendre celle de son arrière-petite-fille. Ce contact froid terrifiait Marie qui se retenait de la retirer avec dégoût. Elle parvenait la plupart du temps à faire bonne figure et s'échappait avec un sourire crispé de cette chambre qui puait la mort. Avant de refermer la porte, elle ne pouvait s'empêcher de jeter un coup d'œil au pesant crucifix qui trônait au-dessus de la tête de lit. C'était pour elle le symbole de l'absurdité du milieu dans lequel elle vivait : laisser faire la nature, accepter les souffrances que Dieu imposait aux hommes et aux femmes pour qu'ils soient accueillis dans un monde meilleur. Après.

Dans la Maison, la religion était une habitude, une tradition. Elle ne dictait pas la vie quotidienne comme dans ces familles de bigots catholiques. Mais elle était ancrée en eux, s'insinuait dans leurs décisions les plus rationnelles.

Et puis l'ancêtre avait passé l'arme à gauche. Après la cérémonie à l'église, Marie s'était chargée d'ouvrir les volets de la chambre, de retirer les draps pour recouvrir le lit d'une lourde couverture et de débarrasser la table de chevet de toute cette médecine désormais inutile. Elle avait essayé de retirer le lourd crucifix, mais la trace sombre qui apparaissait en dessous l'angoissait davantage. Il resterait là.

Papy Georges l'avait aidée à ranger dans la grande armoire les derniers effets de la vieille dame. En tournant la clé dans la serrure, il lui dit avec un clin d'œil entendu : « Il était temps, je sais qu'elle n'était plus heureuse, ma mère. Parfois, il faut savoir lâcher la rampe. » Cette confiance soulagea Marie. Elle se sentait coupable d'avoir les mêmes pensées. Savoir qu'il les partageait avec elle lui fit du bien. Elle s'entendait bien avec son grand-père. Il avait fait la guerre mais n'en parlait jamais. Il préférait se tourner vers le présent. Le deuxième étage de la Maison était son domaine. Chaque génération s'occupait de la précédente, montant les escaliers pour faire son devoir. Depuis qu'elle était petite, Marie gravissait les marches en courant pour aller se perdre dans le royaume de son Papy. Georges, aux allures bourruées, concédait volontiers qu'elle était sa favorite. Il la laissait trotter le long des couloirs et des pièces immenses. Elle pouvait aller partout, faire ce qu'elle voulait. Elle faisait attention de ne pas trop être dans ses pattes, surtout quand il était dans son bureau, à écrire. C'était le seul endroit qu'elle s'interdisait d'explorer sans son autorisation. Il lui laissait suffisamment d'espace, elle considérait implicitement que c'était son endroit à lui. Elle admirait sa capacité à raconter des histoires et il avait publié quelques récits intéressants. Quand il n'écrivait pas, ils prenaient le temps de se retrouver ensemble. Lorsque le temps était au beau, ils ouvraient les grandes fenêtres de l'aile ouest et regardaient au loin l'océan qui s'étendait à perte de vue. Ils tournaient leurs visages vers les rayons du soleil qui les réchauffaient, ressentant sur leur peau les embruns charriés par le vent marin. Les jours d'orage, ils se blottissaient dans un grand divan et observaient, l'un pensif, l'autre émerveillée, les forces de la nature se déchaîner de l'autre côté des vitres.

Quand Papy Georges descendait au rez-de-chaussée pour aller faire une balade ou chercher à manger dans la cuisine, il se contentait d'un signe de tête à son fils. Marie ne savait pas quel secret retenait les deux hommes de se donner des signes d'affection. Il y avait entre eux une sorte de barrière invisible, plus forte que la pudeur propre aux timides, sans animosité cependant. Avec Marie, Bertrand n'était pas beaucoup plus démonstratif. Elle se doutait que ça tenait à son caractère. Elle ne lui en avait jamais voulu. Marie se rendit compte plus tard que, dans sa famille, l'amour sautait les générations.

C'est pourquoi, lorsque Papy Georges se fit plus rare à descendre de son deuxième étage, Marie se dit qu'elle devait s'en occuper. Le lien qui les unissait était très fort et, malgré les secrets que chacun gardait pour soi, leur complicité avait été intacte jusqu'au bout. Le vieil homme avait supporté avec un courage exemplaire la maladie, un cancer du côlon qui l'épuisait. *Sa dernière bataille* comme il l'appelait. Marie essayait de faire bonne figure, mais il était de plus en plus difficile de voir son grand-père sur le déclin. Quand il était en forme, elle l'accompagnait dans le salon pour regarder le paysage avec lui. C'était l'occasion d'aérer la chambre dont l'atmosphère s'empuantissait au fur et à mesure que le mal progressait.

Un matin, elle ne le trouva pas dans son lit et alla jeter un coup d'œil dans son bureau. Elle l'y vit, le stylo à la main, l'œil dans le vague, des brouillons froissés échoués sur le sol. Il savait toujours quand elle arrivait et se retourna avec un regard doux mêlé de culpabilité. Il relâcha alors son stylo, posant sa main ridée sur les feuilles éparées. « Tu veux prendre l'air ?
— Bonne idée ma petite. Je n'y arrive plus de toute façon. Je croyais que la souffrance était bonne conseillère mais je n'ai plus d'inspiration.

— Je t'aide à ranger ?

— Non merci, tu peux laisser ça là. »

Le vieux militaire s'était battu bravement jusqu'au bout, s'efforçant de sourire. Marie savait qu'il ne voulait pas l'inquiéter, mais que la souffrance était terrible. Parfois, quand il pensait qu'elle ne le voyait pas, elle surprenait dans son regard une lueur de bête blessée aux abois. La peur et la fatigue s'y mêlaient. Elle ne pouvait s'empêcher de le prendre dans ses bras et il se détendait alors un peu. Un soir d'orage, alors que la pluie battait violemment les vitres du salon, Marie l'entendit appeler. Le front ruisselant de sueur, Georges souriait vaillamment. Sans un mot, il lui prit la main. Ils n'avaient pas besoin de parler pour se comprendre. En écoutant la tempête rugir au-dehors, ils passèrent ces derniers instants tous les deux.

Le rangement du deuxième étage avait été beaucoup plus pénible pour Marie que celui du troisième. Son père ne l'aida pas dans cette tâche. Elle ne pouvait se résoudre à bâcher les meubles autour desquels elle slalomait et dans lesquelles elle se cognait enfant. Ses bleus et ses bosses ressortaient de ses souvenirs.

Elle garda le bureau intact jusqu'au dernier moment. Le vieil homme y était encore trop présent. Le sol était jonché de feuilles roulées en boule qu'elle entreprit de ramasser. Elle les défroissait, lisait en souriant les mots griffonnés d'une écriture régulière, principalement des pensées jetées à la va-vite sur le papier. Elle allait les placer dans une grande corbeille quand elle s'arrêta pour s'asseoir. Ses jambes l'avaient trahie. Elle ne pouvait pas lâcher le feuillet qu'elle s'appropriait à mettre avec les autres. Dans ce passage, l'écriture de Georges était plus vive, les mots raturés plusieurs fois apparaissaient toujours :

Laissez-moi partir en paix. Je veux mourir.

Savoir que son grand-père souffrait était une chose, le voir écrit en était une autre. Il n'y avait pas de crucifix au-dessus de son lit, mais les habitudes avaient la vie dure. Marie savait qu'il était particulièrement honteux pour le vieil homme d'avoir ce genre d'idées contraires à la culture familiale. Ce n'était pas le genre de s'embarrasser des convenances pour lui-même. Il voulait peut-être protéger sa petite-fille des conversations embarrassantes qui n'auraient pas manqué d'éclater avec Bertrand. Le cœur au bord des lèvres, elle avait alors ressenti un immense dégoût envers son père et les coutumes familiales qu'il véhiculait.

Après cet événement, elle ne pouvait pas rester là. Elle avait quitté la Maison pour la capitale. À Paris, elle pouvait se fondre dans la masse. Elle n'aurait plus de contacts avec son père jusqu'à la naissance de ses enfants. Puis, il était revenu timidement. Marie avait souri ironiquement : dans la famille, il fallait sauter une génération pour bien s'entendre. Bertrand avait vendu la Maison, l'ombre des traditions familiales s'estompait progressivement.

Puis vint le moment où les enfants de ses propres enfants naquirent. Bertrand était parti sans bruit, Marie était devenue l'ancêtre de la famille. On l'appelait Mamie. C'était une grand-mère dynamique qui aimait raconter des histoires, les écrire parfois. Elle n'avait pas le talent de Georges, mais cela lui importait peu. C'était un moyen de lui rendre hommage. Ces dernières années, quelques pertes de mémoire l'amenaient à se laisser des mots un peu partout dans son appartement. Elle ne voulait pas montrer à ses enfants qu'elle « perdait la boule ».

Quand elle demanda à son petit-fils Sean, le soir de Noël, ce qu'il faisait ici, il avait fallu se rendre à l'évidence : Alzheimer était là. Son esprit était atteint, de plus en plus fréquemment. Elle se plongeait dans le passé, s'isolait et s'abandonnait dans ses pensées pour éviter d'être

trop désagréable avec ses proches. D'ordinaire d'une humeur douce, il lui arrivait de se montrer irritable. La perte de ses repères y était pour beaucoup. Quand elle prenait son stylo pour écrire, les souvenirs affluaient. Ceux liés à son Papy Georges étaient gravés dans sa mémoire. Cela lui faisait de la peine d'être une source d'inquiétudes pour ses enfants, elle ne pensait plus pouvoir garder le contrôle d'elle-même très longtemps. À quoi cela lui servirait de continuer à vivre si son esprit n'habitait plus son corps ? Elle ne voulait pas être un étranger pour elle-même. Marie les avait réunis chez elle et avait fait part de sa volonté d'en finir dignement.

« L'aide à mourir dans la dignité n'est pas légal en France. Les nombreux débats éthiques que cela soulève freinent toute progression dans ce sens. Il faudrait aller en Suisse, c'est autorisé là-bas. Je vous demande de m'accompagner. J'irai quel que soit votre décision. Je suis sûre de moi. » Sa voix ferme ne souffrait aucune contestation. Ils l'avaient accompagnée.

Légère, Marie montait ses marches vers le dernier étage de la Maison. En se retournant, elle lâcha la main de sa fille en souriant. Dans le grand lit blanc, le bras de la vieille dame retomba avec douceur.

Laissez-moi partir en paix.

LETTRE À MON DIRECTEUR DE THÈSE

Cher Professeur,

Je ne le sais que trop bien. Le temps s'est étiré entre cette lettre et nos derniers échanges, au-delà du raisonnable, que dis-je, bien au-delà de l'acceptable. Bien sûr, il y a des raisons que l'on se donne quand on est aux prises avec la vie universitaire couplée à la vie d'homme. Vous le savez, vous aussi. Puis il y a mon livre, ou enfin, ce livre tant il me pèse, souvenez-vous c'était l'objet des derniers mots que nous avons échangés. Il était alors dans les prémices de l'écriture, il est aujourd'hui chez l'éditeur pour révision. C'est dire... En écrivant cela, je vous entends encore me dire, en réponse à mes naturelles plaintes de doctorants sur la quantité de travail : « Vous savez pourquoi j'en fais plus que vous ? C'est parce que je me lève plus tôt que vous et que je me couche plus tard ! ». La leçon était dite.

Je ne sais pas si vous pouvez le savoir, ni le voir, ni l'entendre. Alors je préfère vous le dire pour vous rassurer : l'Université est Merveilleuse. Je sais que vous ne l'avez pas vu depuis un certain temps, que cela doit vous peser et je voulais vous en donner présentement des nouvelles. Elle est Merveilleuse. Nous embellissons l'héritage de votre fondation. Sans doute, est-ce plus juste de parler de création continuée tant cela ne s'est jamais arrêté. Un petit peu trop à mon goût, si je peux vous l'avouer, vous savez mon penchant pour la lenteur et les habitudes. En y songeant je prends conscience de tout ce qui nous sépare. C'est assez étonnant en définitive, tout nous oppose. Vous la Méditerranée, moi la Chartreuse. Vous Camus, moi Sartre. Vous le soleil, moi les nuages. Vous de gauche, moi de droite. Vous le séducteur, et moi... Vous la musique, moi la peinture. Vous Brassens, moi Cabrel. Vous Marseille, moi Aix. Vous les voyages, moi la peur de l'avion. Vous les amitiés solaires, et moi... Bizarrement vous Schopenhauer, moi Nietzsche. Cette dernière opposition, je ne l'ai jamais comprise. Tout nous oppose mais cette thèse nous a unis en son temps et au-delà. Je ne crois pas suffisamment à l'astrologie pour croire que notre date d'anniversaire commune en soit la cause. C'est merveilleux la thèse quand on y pense.

Ah, Marseille ! Je ne supporte pas cette ville. Une agression continue de tous mes sens : bruyante, odorante, collante et j'en passe. Je n'ai jamais osé tellement en parler devant vous, tant elle était faite pour vous, et à bien des égards, faite par vous. Quand une porte se ferme dans cette écrasante cité, il suffit de dire que l'on vient de votre part... Tout s'allège. Vous vous souvenez de cette fois où nous avons dîné dans ce restaurant qui vous connaît depuis plus de 30 ans ? Je n'ai pas retenu son nom. Un de ces endroits, où, quand on rentre en votre compagnie,

on vous salue et on vous conduit à votre table habituelle. Je m'étais cru dans un film. Je sais que cela paraîtra cliché mais on se croit parfois dans un film à vos côtés. Un savoureux mélange entre le Parrain et Pagnol. J'ai oublié de vous le dire que ce soir-là, et dans mon cas ce n'est pas chose anodine, cette fois-là, je le confesse, cette fois-là, vous m'aviez fait aimer Marseille.

Je raconte souvent cette anecdote autour de moi, il paraît que la banalité a besoin d'être racontée pour se muer en aventure. Cette banalité-là, pourtant, elle a été une aventure pour moi dès que je l'ai vécu. Elle fait toujours rire et vous concerne. Je ne sais pas si vous l'avez toujours en mémoire. Si cela vous est encore possible. Vous m'aviez invité dans votre grand bureau, celui aux grands tableaux de batailles navales qui impressionnent le visiteur innocent. Enfin invité, plutôt convoqué. Et je ne sais pas par quel diable j'ai trouvé l'audace de vous raconter l'histoire suivante : « Mais en fait vous et moi, c'est un petit peu comme le mariage ». Vous avez posé votre stylo et pointé votre regard sur moi. Impossible de m'échapper, je suis pris sur cette chaise. J'y suis en cet instant comme j'y étais alors. Je vous regarde et vous me regardez. En cet instant, je sais que je ne peux plus revenir en arrière car assurément je suis déjà allé trop loin pour en revenir. « Je veux dire, la préparation d'un mariage. Entre vous et moi cela va durer environ 3 ans, il y aura des hauts et peut-être des bas, et puis à la fin des fins lors d'une belle cérémonie où tout le monde sera rassemblé vous, vous porterez une robe et moi, je porterais un beau costume ». Les quelques instants qui séparèrent votre réaction du dernier son sorti de ma bouche furent une éternité. Mais la bonne fortune fut avec moi, votre regard fixe avait pris la forme riieuse qu'on lui connaît. Cette histoire fait rire tout le monde quand je la raconte. Allez savoir ce qui m'a pris, ce jour-là de traduire en histoire drôle cette petite BD que j'avais vu précédemment sur les déboires du doctorant. Pour rester dans la légèreté de l'instant, il y a autre chose que je raconte souvent à votre propos. Le hasard du calendrier universitaire veut que le doctorant expire de sa condition lors d'une soutenance qui a lieu traditionnellement près de la Noël. Si je n'ai jamais osé vous le dire directement, me contentant d'un petit commentaire amusé avec mes amis lors de ces événements, je vous l'avoue maintenant avec la distance qui nous sépare et me protège : la robe d'universitaire vous donne quelques airs de Saint-Nicolas.

Mais qu'est-ce que je fais ? Je ne le sais que trop bien pourtant. Vous êtes mort, Professeur. Moi, vivant.

Ces quelques et simples mots, il m'a fallu deux jours pour oser vous les écrire. Ma main a été retenue en suspens, comme celle d'Abraham, armé de son couteau sacrificiel. Mais voilà, aucun ange ne l'a retenu, elle a fini par retomber cette plume sur ce papier, devant moi.

J'ai commis ce crime. J'ai osé les écrire ces terribles mots. C'est fait. Je ne peux plus revenir en arrière. Ils sont là face à moi. J'ai dû m'éloigner de ce papier accusateur pour quelques jours, pour ne plus les regarder, pour les fuir comme Caïn qui fuit sa conscience. Fuite inutile, me revoilà à mon bureau, la plume d'acier est encore là, l'encre sur le papier semble encore fraîche...

J'ai repris mes esprits, sans doute à la grâce d'une évidence qui ne semble plus guère gêner personne. Pourtant, une mort pareille vous en conviendrez, ça se remarque ! Ce n'est pas une absence. C'est un scandale ! Pourquoi personne ne le remarque plus ? Ils n'ont pas pu l'oublier

quand pardi. Même après des années. Le mal qui vous a frappé, la dignité qui a été la vôtre, ces obsèques grandioses. M'enfin, ce n'est possible ! Est-ce pure folie ?!

J'ai dû abandonner cette plume trop pesante pour ma main et cette encre encore trop coupable pour ma conscience. J'ai laissé une page blanche entre elle et eux pour ne plus les voir. Ces mots écrits de petites lettres mal formées et toutes disgracieuses. On dirait des traces, de petites traces, des traces erratiques, des traces de pates de vermines qui se sont égarées sur ce papier. D'où viennent-elles ?

Je ne le sais que trop bien. La vérité est pourtant merveilleusement simple à comprendre. Mais voilà, elle est insupportable. Je n'ai plus de directeur de thèse. Plus de thèse à écrire. Quelque chose s'est brisée. Derrière le Directeur de thèse, il y a le Professeur ; derrière le Professeur, il y a l'Homme. Quelque chose s'est brisée. Je suis seul... Je ne le sais que trop bien. Ce temps passé qui apparaît merveilleux à ma nostalgie n'est pas. Son poids d'existence s'évapore chaque seconde un peu plus. Il est déjà transparent. Il a eu une existence pourtant. Je n'ai pas tenu de journal durant ces années-là, il n'y a pas de papier pour témoigner de tout cela. Et ceux qui témoigneront sont déjà de moins en moins nombreux. Ce temps-là n'a pas de futur. Il est un néant. Il n'a pas d'être. Néant.

Le directeur de thèse aujourd'hui, pour d'autres, c'est moi.

J'ai pris le temps pour y penser. Je n'ai pas eu le choix. À la réflexion, je crois que je me trompe, je suis dans l'erreur jusqu'au cou. Ce constat clinique, ou plutôt cette sentence, mérite un instant qu'on s'y attarde. *Être c'est être perçu*. Ces mots ne m'ont pas quitté depuis ces 3 jours. Ils résonnent dans ma tête comme si j'avais été trop proche de la cloche de l'Église, un jour de noces. *Être c'est être perçu. Être c'est être perçu. Être c'est être perçu*. Tout est renversé, tout ! N'avez-vous pas plus de plus poids d'existence que la plupart d'entre nous ? Agésandros n'existe-t-il pas plus dans le marbre du Laocoon et ses fils qu'en son sépulcre perdu ? L'œuvre, n'est-ce pas la continuité de l'esprit par-delà la boîte crânienne qui ne l'abrite qu'un temps ? Je le crois. J'ai envie de le croire.

Vous aviez encore tout à faire. C'est comme cette retraite, administrativement imposée, cette vilaine plaisanterie. Une simple occasion de rassembler autour de vous, sous la voûte étoilée des Calanques, toutes ces personnes éparées, que les vicissitudes de l'existence séparent mais que tout relie, en passant par vous. La retraite ne vous a pas arrêté alors pourquoi en serait-il autrement pour cette autre chose qui vous frappe encore ?

Quelle merveille un directeur de thèse, lorsqu'on prend le temps de l'écrire.

Je dois vous laisser maintenant. Moi pour vivre et vous pour vivre encore. Je ne sacrifierais pas un coq à Esculape mais plutôt, une bouteille de Chablis, en souvenir du présent.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Professeur, l'expression de ma considération distinguée.

Votre doctorant

L'IMPORTANT, C'EST LA CHUTE

Le lundi 5 novembre 2018, l'agent funéraire procéda à l'ouverture du cercueil pour l'exhumation. Il était vide. Ainsi donc, c'était vrai ! Sur le visage de la femme placée devant, au premier rang, aucun étonnement ne transparissait. On pouvait même deviner un rictus pour le moins énigmatique, comme un air de satisfaction. Cela faisait vingt ans que Nancy Hallaway attendait ce moment. La justice avait pris tout ce temps pour arriver à la conclusion que son employeur ne se trouvait peut-être pas là où tout le monde pensait qu'il était.

À l'époque, le témoignage de cette vieille employée n'avait convaincu personne, malgré ses larmes et son apparente sincérité. Aucun journaliste n'avait daigné considérer ses doutes. La femme de chambre avait bien évoqué des mouvements nocturnes inhabituels dans la maison la nuit où la mort de son patron avait été annoncée.

Entre deux heures et quatre heures du matin, elle avait perçu de la lumière sous le bas de sa porte, des chuchotements, des frottements dans l'escalier, comme si on faisait traîner quelque chose sur le sol, une valise, peut-être... Ces souvenirs imprécis mais bien réels n'avaient pas permis de croire au départ précipité du chanteur après que le légiste avait confirmé sa mort. Ce dont Nancy Hallaway était persuadée.

Qui pouvait savoir que sa plus grande fan était sa gouvernante ? Celle qui, chaque matin, l'écoutait, le revigorait, trouvait le mot juste pour le faire sortir du lit ?

Nancy Hallaway n'avait cru qu'à moitié à son décès. Ce soir-là, elle n'était pas auprès de lui. Cary était en réunion privée avec son manager, Ed Hartman. Il était question de redonner un coup de fouet à sa carrière. Les chiffres des ventes du mois dernier n'étaient pas bons. Elle leur avait servi un plateau de jus de fruits et d'alcool forts, puis s'était éclipsée. Elle s'était retenue d'écouter aux portes.

Le manager déclara à l'époque qu'il avait assisté à la mort soudaine du chanteur. Il n'avait rien pu faire.

Il est vrai que le train de vie de la star du moment pouvait étonner tout un chacun. Certains attendaient sa déchéance comme inéluctable. Les jaloux pariaient sur sa mort prochaine. Entre les fêtes somptueuses organisées chaque semaine dans son manoir et les allées et venues des filles invitées dans sa chambre, Cary Easter brûlait la vie par les deux bouts.

L'alcool coulait à flots lors des soirées organisées dans sa luxueuse villa de Los Angeles, auxquelles toutes les stars voulaient être conviées. Elles auraient fait n'importe quoi pour paraître devant lui ne serait-ce que quelques secondes, l'approcher, se l'approprier quelques minutes ou même respirer ses effluves de parfum hors de prix. Personne ne se souciait de sa santé, de son bien-être, de son équilibre. Chacun profitait à sa manière de son argent, de sa gloire et de son charisme.

Quand Cary Easter paraissait sur la scène d'une grande salle de spectacle dont le prix du billet frisait l'indécence, un murmure d'excitation montait crescendo.

Il revêtait la plupart du temps un costume paré de pierres étincelantes. Son corps se déhanchait avec facilité, sa voix produisait des frissons parmi la foule de fans massée devant lui. Les filles au premier rang, venues de très loin et installées devant la porte de la salle de spectacle depuis cinq heures du matin, s'évanouissaient les unes après les autres. Cary Easter produisait cet effet sur tout être vivant, homme, femme, enfant. Sa prestance et son aura étaient immenses.

Sa vieille employée Nancy Hallaway avait décrit ses lendemains de fêtes difficiles, le soutien qu'elle lui apportait, les tisanes qu'elle lui concoctait. Avec ferveur et patience, elle recueillait à chaud ses premières impressions après la débauche. Il devait garder le lit toute la journée pour récupérer, car, avec l'âge, le cœur commençait à palpiter. Son médecin et manager Ed Hartman avait détecté une arythmie. Mais la star n'écoutait personne.

Cary recommençait encore et encore. Il allait partout où on l'attendait. Il aimait qu'on l'aime, il lisait toutes les lettres enflammées écrites par des jeunes filles prépubères. Une pièce de sa maison était réservée pour ses disques de diamant et d'or. Les affiches de ses concerts couvraient les murs. C'était comme un musée retraçant vingt ans d'une carrière éblouissante et jamais égalée.

Alors oui, c'était difficile de croire en sa mort, si soudaine et si incompréhensible. « *Intoxication médicamenteuse* » indiquait le rapport d'autopsie. Celui-ci avait donc bien évidemment été falsifié.

Par qui ? Pourquoi ?

Un enterrement grandiose avait réuni plus de trois cent mille personnes. Seulement deux cents d'entre elles avaient pu assister à l'éloge funèbre, les autres s'étaient massées dans la rue, devant l'église, empêchant pendant quelques heures la circulation. D'innombrables voitures avaient essayé à tout prix de passer pour voir un bout du cercueil, l'ombre de son fils ou de sa fille, le chapeau de son ex-femme. Sous la chaleur écrasante de ce mois de juin, les policiers n'avaient pu contenir le flot continu de passants, de curieux et de moins curieux avides de sensationnalisme.

C'était une enquête hors norme qui avait déjà fait couler beaucoup d'encre il y a vingt ans. Depuis, le système judiciaire avait changé. Les méthodes d'investigation et les moyens scientifiques d'aujourd'hui seraient plus à même de faire parler l'ADN ou les empreintes dont l'étude n'avait pas abouti à l'époque.

Parmi les officiers de police, certains auraient aimé tirer le drap à eux, devenir ceux qui avaient résolu l'affaire, obtenir la gloire et faire les gros titres des journaux. Qui n'apprécierait pas un telle lumière sur sa personne ?

De multiples questions les taraudaient :

« Où le corps du chanteur défunt était-il ? », « Y avait-il un corps, d'ailleurs ? »

Après l'annonce de la découverte du cercueil vide, la police de Los Angeles se mit à l'œuvre, mobilisant une trentaine d'enquêteurs pour rouvrir le dossier, l'éplucher, retrouver les témoins de l'époque, confirmer les dires des voisins. Ce travail de longue haleine amènerait peut-être à la vérité.

Cela dura des mois, jusqu'au jour où un journaliste un peu plus zélé que les autres débusqua on ne sait comment le manager qu'on avait plus revu depuis l'annonce du décès de la star.

Il fut le premier à l'interviewer, dans son bureau de Los Angeles, en octobre 2019. Le journaliste n'eut aucun mal à obtenir ses révélations. En fait, le manager n'attendait que ce moment. Un appareil posé sur la table enregistrerait toute la conversation.

« Même après des années, ce passage est gravé dans ma mémoire, commença Ed Hartman. Je regardais toute cette agitation avec beaucoup de plaisir. C'était comme un amusement que l'on m'offrait. Je n'y prenais pas part. Je visionnais les émissions qui parlaient de son décès, je lisais tous les articles de journaux qui évoquaient celui auquel j'avais consacré ma vie. Je ne dormais pas beaucoup. Mes pensées me tenaient en éveil. Mon ordinateur était toujours allumé. J'y couchais tout ce qui me traversait l'esprit. Depuis que je n'écrivais plus de chansons pour lui,

il me fallait trouver un exutoire. Mes moments de solitude étaient remplis de mots qui se succédaient sur le clavier au fil des heures.

En fond sonore, ses chansons me rappelaient le bon vieux temps. Les années quatre-vingt furent si merveilleuses auprès de lui. J'écrivais, il chantait. Il était interviewé, je lui préparais ses notes. Il ne devait penser qu'à une chose : son public. Il le tenait au bout de ses doigts. Les gens étaient suspendus à ses lèvres. Ils attendaient le prochain titre avec impatience. La pression était très forte. Moi, j'étais dans l'ombre, j'étais l'homme sur lequel il pouvait compter. Discret, présent, fiable, toujours là pour le sortir d'un mauvais pas. Vous n'imaginez pas à quel point on devient indispensable dans ces moments-là. J'ai vécu avec lui les hauts et les bas, la foule en délire, les matins qui déchantent. Il m'appelle toujours, tous les jours. Je suis celui qui garantis sa survie, qui lui a évité le trépas. Je suis son double, son sauveur. Il me paie grassement pour cela, je le reconnais. Sa vie est entre mes mains. On a dit que j'avais tout fait pour qu'il soit dans cet état, à la limite de ses forces, vulnérable, sur la mauvaise pente. C'est vrai. J'ai réalisé que j'avais un pouvoir. Celui de décider de sa mort ou de sa vie. Qu'est-ce qui était le mieux pour moi ? Qu'il vive, afin d'en profiter jusqu'au bout. Et le rendre à ses fans au moment où je l'aurai décidé. C'était ma seule raison de vivre. Je n'avais plus de famille, les miens me croyaient en Europe. Car, après le drame de sa soi-disant disparition, je me suis exilé au Mexique, échappant à toute poursuite. J'étais soupçonné d'avoir commis le meurtre de la star. Abus de médicaments. J'ai toujours pratiqué l'auto-médication. Mes études de médecines m'ont amené à tout connaître des effets de ce qu'on inocule. J'ai créé mes propres formules en fonction des besoins de mes patients. Je suis à l'origine de la disparition mystérieuse de nombreux témoins ou de l'altération de jugements de dizaines d'autres. J'ai réussi. Cela fait vingt ans qu'ils se posent des questions sur le décès de la star interplanétaire. Ma star. Celle que j'ai façonnée au fil du temps.

Une sonnerie retentit soudain.

— Vous permettez ?, demanda Ed Hartman.

Il décrocha sans attendre la réponse du journaliste.

— C'est lui, dit-il avec un clin d'œil qui se voulait complice. Eh Gringo, que tal ?

— J'ai besoin de toi, je n'ai pas eu ma dose aujourd'hui. J'ai des bouffées de chaleur. Je croyais que c'était réservé aux femmes.

— Son humour m'étonnera toujours, dit le manager en riant, après avoir raccroché. Même après vingt ans sous l'emprise des médicaments, il parvient à des moments de lucidité. Vous voulez savoir à quoi il ressemble ? Il a bien changé. Il est toujours aussi mince, mais moins combatif. Sa démarche est difficile, il vit reclus depuis tant d'années. Il est sensible à la lumière, il porte constamment des lunettes noires. Il articule difficilement. Il a tout le temps soif. J'ai acheté une machine qui lui injecte ce qu'il faut à distance. Je n'ai pas besoin de me déplacer. De sorte qu'on ne se voit plus. On communique par téléphone. C'est bien suffisant. Il est couché dans son lit, dans sa tenue de gala préférée, son pantalon en lamé argenté, son chemisier à jabot qui lui cache son cou parsemé de taches disgracieuses. Il n'a plus de cheveux, je n'ai rien pu faire pour conserver sa tignasse magnifique. Désormais, il porte une perruque.

Son regard est fuyant, son esprit ressasse les événements des années quatre-vingt en boucle, c'est fatigant. Putain de nostalgie ! C'est ce que nous avons en commun tous les deux. Les réminiscences d'un passé glorieux qu'on ne connaîtra plus.

Ed Hartman attendit que les volutes de sa cigarette atteignent le plafond, puis regarda à nouveau le journaliste comme s'il découvrait sa présence.

— On avait de l'allure, il n'y a pas à dire, reprit-il, le sourire aux lèvres. Je suis fier du travail accompli. Aujourd'hui, je suis malade. À soixante-dix sept ans, je dois passer un nouveau cap. C'est inéluctable. J'ai décidé de ne pas tenir compte de son avis pour les jours à venir. J'ai préparé la couverture avec soin, un brin bling-bling, j'avoue. J'ai mis des mois à organiser mes pensées, à raconter notre parcours mirifique. Je ne pouvais pas me taire. J'ai tout raconté dans

les moindres détails. Je n'ai rien oublié. Tout est consigné là-dedans, dit-il en tapotant fièrement son livre de ses doigts bagués.

Il regarda son ouvrage à paraître. Ses yeux brillaient de satisfaction, malgré les rides et les affres de l'alcool. Il se détourna du journaliste. Celui-ci était suspendu aux lèvres et aux gestes de son interlocuteur. Ed Hartman cliqua alors sur le cadre « *Publication* » affiché sur l'écran de l'ordinateur.

— Ça y est, je vais inonder le monde avec ma vérité, dit-il d'un air satisfait. Tout le monde saura. Je peux mourir tranquille.

SE PERDRE ET SE RETROUVER

Je me souviens de la première fois où il est apparu dans ma vie. Fabrice, c'était ce garçon de la bande, toujours souriant, charmant et discret. On s'était rencontrés à l'adolescence, lors de ces fameuses « surprises parties » où l'on dansait, insouciant, sans se douter qu'il y aurait des souvenirs qui resteraient gravés pour toujours. Nous dansions sur les tubes de Michaël JACKSON. Et j'allais à l'école avec son frère cadet. Lui, il n'était pas du genre à être le centre de l'attention, mais il y avait quelque chose dans sa façon d'être qui m'attirait sans que je veuille vraiment l'admettre.

Je rejetais ses avances à chaque fois qu'il s'approchait de moi. Non pas parce que je n'avais pas de sentiments pour lui, mais plutôt parce qu'à cet âge, l'idée de se laisser apprivoiser, de laisser quelqu'un entrer dans ma bulle me terrifiait. Ce n'était pas de la peur, mais plutôt un mélange de fierté et d'orgueil juvénile. Alors, je me permettais de l'ignorer, de le fuir subtilement. Fabrice était déçu de mon attitude, mais semblait pourtant persister dans sa douce et timide détermination.

"Même après des années, ce passage est gravé dans ma mémoire", me suis-je surprise à penser un jour en me remémorant ces instants. Comme si une petite blessure silencieuse persistait en moi, une sensation de regret dans ce que j'avais laissé derrière moi. Nos vies ont pris des trajectoires différentes après cette adolescence rebelle, et au fil des ans, nous avons cessé de nous croiser, de nous fréquenter. Le temps a fait son œuvre, effaçant peu à peu notre lien.

Ce n'est que des années plus tard que j'ai croisé son regard à nouveau. Hasard le plus total ... Jeune adulte, je souhaitais changer de voiture.

Il était là, dans un showroom, derrière son bureau, un simple vendeur de voitures, mais je l'ai reconnu immédiatement. Fabrice... Le temps avait dessiné quelques rides sur son visage, mais il n'avait rien perdu de son regard sérieux et de son sourire discret. Il était beau comme un dieu, dans son costume gris. Il m'a saluée d'un air presque étonné, comme si lui aussi ne croyait pas en cette rencontre imprévue.

J'avais décidé de changer de véhicule : j'avais besoin de quelque chose de plus pratique. Je suis entrée dans le hall, un peu nerveuse, mais surtout concentrée sur ma recherche. Puis, il est venu vers moi, me demandant si je voulais voir les modèles en stock. Nos premiers mots furent superficiels, comme deux personnes manquant de confiance. Mais sous cette surface, un flot de souvenirs m'envahit. Je me souvenais encore de ses yeux, de sa façon de se tenir, de son timide empressement. J'avais toujours aimé le voir avec cette attitude douce et calme, et j'avais peut-être sous-estimé à quel point cela m'avait attirée à l'époque.

Finalement, après avoir trouvé le modèle qui me convenait, il me fit une proposition défiant toute concurrence. Je ne sais pas s'il pouvait se le permettre par rapport à son patron, mais il me proposa une sacrée remise pour que j'accepte d'acheter un véhicule dans sa concession. Quel bon commercial ! Nous sommes passés à la paperasse. Nous étions assis face à face, les formulaires positionnés entre nous : je l'observais en silence pendant qu'il les remplissait tout doucement. Arrivé à l'encart réservé à mes coordonnées, ses yeux se posaient sur moi, avec un petit sourire presque confus.

" Si tu n'as pas changé ... Ton numéro de téléphone... Je crois que je m'en souviens." dit-il, comme un souvenir qui refait surface d'un coup.

J'ai froncé les sourcils, un peu déconcertée. Pour moi, il était impossible qu'il se souvienne de mon numéro. Pourtant, il n'a pas hésité. Il a posé délicatement les chiffres sur le papier. Je me suis mise à sourire, gênée.

Il s'est mis à rire. "C'est fou, non ? Sept ans sans se voir et je n'ai rien oublié. Ce numéro est toujours là, dans un coin de ma tête."

Je l'ai regardé en silence. Le temps avait effacé beaucoup de choses, mais certains détails, certaines petites bribes de vie restaient figées dans l'esprit comme des vestiges d'une époque révolue.

La voiture a été livrée une semaine plus tard. J'ai récupéré mes clés, lui ai adressé un dernier sourire et un geste de la main. Nous avons pris congé l'un de l'autre, dans ce bureau où nos histoires se sont croisées un peu par hasard. Je suis partie, non sans avoir eu cette étrange sensation qu'une page était tournée, mais que cette histoire avait un goût amer. Un goût d'inachevé, de quelque chose qui n'avait pas trouvé son plein développement. Mais après tout, la vie ne se vit-elle pas ainsi, dans ces instants suspendus où l'on se croise sans jamais vraiment se rencontrer ?

Et puis, il y avait eu cet autre moment, quelques années après cette rencontre fortuite. Nous avions décidé de nous revoir à plusieurs reprises. Nos discussions duraient des heures. Nous avions même échangé quelques baisers, timidement, comme pour combler ce vide que nous avions tous deux ressenti au fond de nous. C'était agréable, oui, mais il y avait quelque chose en lui, dans sa manière d'être, qui me déstabilisait. Ce n'était pas qu'il avait changé, c'était moi qui n'étais pas prête. Quelque chose en moi se fermait dès qu'il m'approchait de trop près. Un sentiment de peur, sans doute. J'avais l'impression que, même s'il semblait sincère, une part de lui me restait inaccessible, comme un mystère que je ne pouvais déchiffrer. Alors, nous avions laissé tout ça en suspens, sans jamais vraiment aller plus loin.

Dernièrement, j'ai appris que Fabrice avait perdu son papa. Touchée par cette tragédie, je prenais mon courage à deux mains et je le contactais par téléphone pour lui présenter mes condoléances. Je ne me suis pas présentée de suite, je lui ai dit : « Bonjour Fabrice, est ce que tu me reconnais ? ». Après quelques secondes silencieuses, une voix chevrotante me répondait : « Non, ce n'est pas possible, ma petite Maria ». Je lui avouais enfin l'objet de mon appel. Je ne demandais rien, je savais qu'il avait refait sa vie ... mais je voulais juste lui dire que je pensais à lui dans l'épreuve qu'il traversait... C'est à ce moment-là que la plus belle des déclarations d'amour fut clamée : "Je ne t'ai jamais oubliée, et je ne t'oublierai jamais. Pas un seul jour ne passe sans que je pense à toi. C'est comme si tu étais tatouée sur ma peau. Il y aura toujours un lien entre nous, même si nous n'avons pas été plus loin. Maintenant que j'ai refait ma vie, je

serai incapable de rester ami avec toi, tu es comme le feu qui brule ou la tentation à laquelle on ne peut résister. "

Ses mots m'ont frappée, comme un coup de poing doux, presque nostalgique. Je n'avais jamais vraiment compris à quel point il avait porté cette époque en lui, à quel point il avait conservé cette trace de nous deux, même dans le silence de ces années où nous avons pris nos distances. Peut-être qu'il avait raison. Peut-être que, même si nos vies avaient pris des chemins différents, il y aurait toujours ce lien invisible, ce tatouage qui, sans jamais s'effacer, continuerait de marquer nos âmes, même à distance.

Chaque fois que j'utilise ma voiture, en regardant dans le rétroviseur, je ne peux m'empêcher de penser à ce que notre vie aurait pu être, si j'avais agi différemment, si j'avais laissé l'histoire suivre son cours à l'époque. Mais peut-être que tout est destiné à rester dans les souvenirs. Et parfois, il vaut mieux laisser ces fameux souvenirs intacts, inaltérés par le passage du temps.

SOLANGE

Solange...

Qu'elle était belle Solange ...

Enfin non, en fait, je devrais dire : Qu'elle est belle Solange.

Je suis sûr qu'elle l'est toujours...

Bon allez, ça suffit.

Je range ces photos et on n'en parle plus.

Pas la peine de ressasser le passé, n'est-ce pas ?

Perte de temps inutile ?

Ou pincement au cœur qu'on pourrait s'éviter ?

Ou remémoration des beaux moments aussi.

Ça se tient.

Enfin, non.

Ça ne se tient pas.

Parce qu'aujourd'hui, j'ai décidé de vivre pour moi.

De commencer une nouvelle vie.

Oui voilà, c'est ça : Aujourd'hui, c'est le premier jour de ma nouvelle vie.

Tout ce qui est derrière est derrière.

Et tout ce qui est devant m'appartient.

Tiens, c'est quoi ça ?

Une boucle d'oreille.

Solange...

C'est celle que je lui avais offerte pour nos dix ans de mariage.

Enfin, une des deux, parce que les deux font la paire, et comme elle avait deux oreilles...

Qu'elle a toujours j'espère, je pense.

Mais qu'est-ce que je raconte ?

Bref.

À la poubelle. Direct. Sans une pensée de plus.

Le premier jour de ma nouvelle vie se fera sans elle.

Alors, il fait quel temps dehors ?

Mouais. Couvert, mais il ne devrait pas pleuvoir.

Prendre l'air me fera le plus grand bien.

D'ailleurs, depuis quand ne suis-je pas sorti marcher, comme ça, juste pour marcher ?

La marche, ça donne du baume au cœur, ça revigore, ça aère le cerveau, ça muscle le cœur et les poumons.

Joli programme pour aujourd'hui !

Bon, je laisse mon portable. Je coupe le cordon quelques heures.

Vamos !

**

Une heure plus tard

Où est-ce que je suis ?

C'est malin d'aller en forêt quand on ne connaît pas les lieux.

J'y suis venu quand même quelquefois. Mais c'était il y a longtemps.

C'est normal que je ne reconnaisse pas les chemins.

La végétation, ça bouge !

Oh mince, des gouttes !

Il va se mettre à pleuvoir, j'suis sûr.

Eh ben voilà. Qu'est-ce que je disais. Je vais me faire saucer.

Faut toujours que ça tombe sur moi.

J'ai la poisse, c'est sûr.

Pas étonnant qu'elle m'ait quitté, l'autre...

Bon, j'exagère, il faut que je respire.

La pluie ne tombe pas que sur moi, et ce n'est pas parce que je suis sorti juste aujourd'hui qu'elle s'est mise exprès à tomber. Be quiet.

Mais il faut quand même avouer que :

- Je suis dans une forêt qui me rappelle vaguement ... une forêt lambda.
- Je suis ... tout seul ... n'enfonçons pas trop le clou, je pense que j'ai déjà ma dose, oui, je suis seul. Mais ça arrive à des gens très bien aussi.
- Je vais attraper la crève, parce que je commence à être trempé jusqu'aux os
- J'ai fait l'intelligent en ne prenant pas mon portable

Si je résume : perdu, seul, quelque part au milieu de nulle part, sans GPS, trempé.

Je vais mourir.

C'est la seule issue.

De toute façon, je ne suis important pour personne.

Je ne ferai même pas la une des journaux.

Même pas un avis de recherche.

Rien.

Parce que je suis en congés pour trois semaines.

Comment je serai dans trois semaines ?

Y'a des loups, ici ?

Ah mais, je reconnais là.

Cet arbre avec trois troncs.

Et cette espèce de passage.

C'est Solange qui m'avait fait lever la tête et regarder comment les branches des arbres se rejoignent au-dessus du chemin.

Ah c'est malin, j'ai regardé.

Maintenant, j'ai les yeux plein de pluie.

Ou ... peut-être ... de pleurs ...

Solange ...

Tu sais que ce passage, même après des années, reste gravé dans ma mémoire.

Solange ...

Et tu sais que, même après des années, tu restes gravée dans ma mémoire...

Mais non, tu ne sais pas.

Comment tu le saurais ?

Solange ...

Enfin moi ce que je sais, c'est que après ce passage, il faut aller à droite et je retrouve une des rues derrière chez moi.

Alors, fissa, merci le passage, merci les arbres, merci Solange, et direct à la maison !

Peut-être que finalement, ça sera demain, le premier jour de ma nouvelle vie...

PRIX DES LECTEURS
2025
15e édition

Les votes sont ouverts jusqu'au **25 mai 2025**

en ligne sur boucbelair.fr à la rubrique "Prix des lecteurs"

ou sur bulletin de vote remis à la
Bibliothèque municipale
Place de l'Hôtel de Ville - 13320 Bouc Bel Air

Le gagnant de la 15e édition sera révélé
le 20 juin 2025
sur boucbelair.fr